

RENE PANIS

(1910-1981)

Mons

René PANIS, l'homme

Il m'a été demandé de présenter l'homme qu'était René PANIS. C'est un redoutable honneur. Une amitié entière, sans détour nous liait étroitement, forgée durant quarante ans, polarisée à l'origine sur des préoccupations professionnelles, vite cimentée sur un plan plus personnel.

Il m'a fallu, dans ces conditions être attentif à ce que mes propos restassent objectifs. René PANIS était à la fois architecte, urbaniste, professeur. Il était aussi le compagnon attentif de son épouse et, pour quelques rares privilégiés, un ami inconditionnel. L'intégration complexe et heureuse de ces éléments en faisait un être exceptionnel.

C'est avant-guerre que nous nous rencontrâmes pour la première fois. C'était à l'Institut d'Urbanisme de l'U.L.B. dont nous suivions les cours. Son talent d'architecte était déjà connu, du fait qu'il avait été lauréat du concours de l'Ecole pour Estropiés de Montignies-sur-Sambre. Il voulait parfaire les solides connaissances qu'il possédait en matière d'urbanisme. Mais l'élève était déjà enseignant, et il se livrait au cours des séminaires à des remarquables exposés que les professeurs écoutaient avec beaucoup d'attention et un peu d'agacement, à moins que ce ne fut le contraire.

Il séduisait ses compagnons de cours : architectes, ingénieurs, fonctionnaires, malgré son as-

pect bourru qui n'était que sa réaction contre une timidité naturelle. Son tempérament ne s'accommodait pas des affrontements, par crainte de faire mal.

Foncièrement généreux, riche de ce qu'il donnait, il lui était désagréable de heurter, mais il le faisait, à son corps défendant, quand il l'estimait indispensable, notamment quand les valeurs étaient méprisées. Il le faisait avec une précision et une concision qu'on prenait facilement pour de la brutalité, ce qui n'était surtout pas.

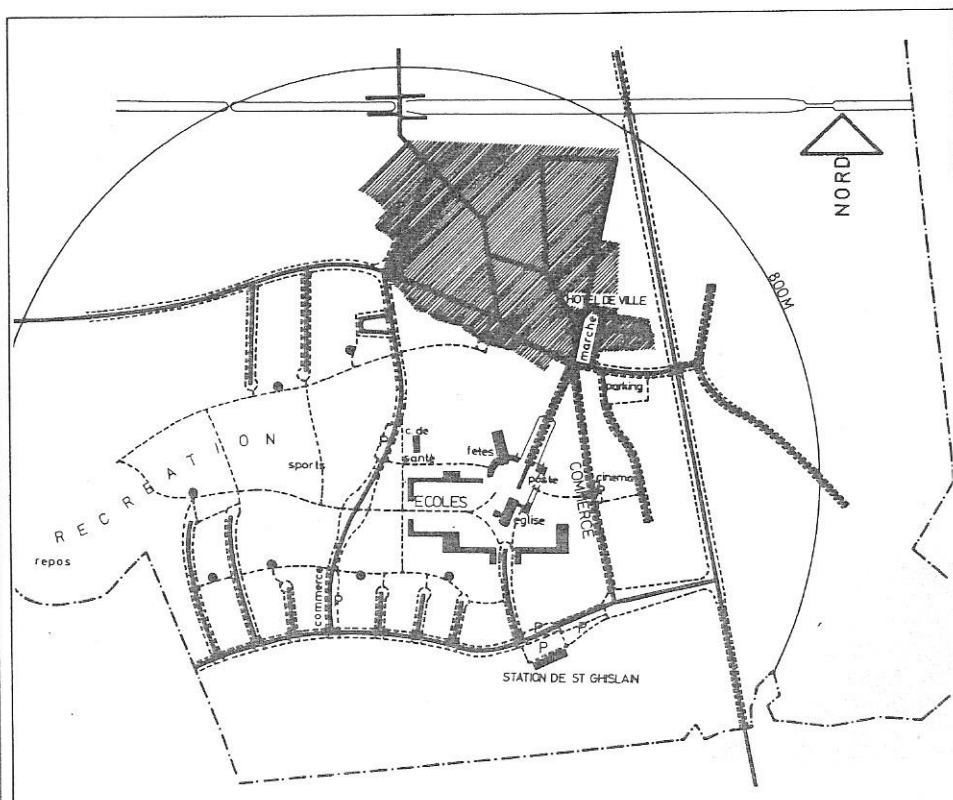
Son verbe direct, franc, lapidaire, était l'émanation de son caractère entier. Il ne mâchait pas ses mots, ni pour la louange, ni pour la critique. Il lui était impossible de ne pas montrer sa mauvaise humeur quand elle était provoquée par la sottise. Ses réparties à l'emporte-pièce étaient redoutables. Ce qui faisait parfois penser qu'il avait mauvais caractère, alors qu'il était tout simplement d'un caractère fortement trempé.

Il avait conservé intact le don d'admiration, ce privilège de la jeunesse d'esprit. Ce n'était chez lui ni humilité, ni soumission. Au contraire, il était conscient de sa valeur, mais il l'était aussi de celle des autres. Il exprimait volontiers la haute estime dans laquelle il tenait les plans-types élaborés par le Service d'études de la Société Nationale du Logement, et il s'en était inspiré pour la rédaction en 1955 du projet des premiers logements du Parc du Bois de Mons.

Architecture & Vie est heureuse de contribuer par sa diffusion auprès des professionnels de l'architecture et de la construction à la reconnaissance de la place qui revient à René PANIS dans l'architecture de notre pays.

soient remerciés tous ceux qui ont œuvré à la réussite de cette entreprise :

- Madame PANIS d'abord, sans l'engagement matériel de laquelle rien n'aurait été possible ;
- MM. C. CRAPPE et R. BRAEM qui, sans efforts faciles, ont su révéler dans les textes qui suivent la personnalité de leur ami et confrère ;
- l'Institut supérieur d'architecture de Mons et son directeur, M. A. GODART, qui a pris en charge la séance d'hommage à son ancien professeur puis directeur, à l'occasion de la sortie de cette publication, et qui en a considérablement augmenté le tiré à part afin de l'offrir en souscription ;
- l'Association des architectes de l'arrondissement de Mons, que M. PANIS présida en 1939, qui a géré la souscription de ce tiré à part, lequel peut toujours être obtenu auprès de celle-ci ;
- les anciens étudiants et amis de M. R. PANIS et notamment, par ordre alphabétique, C. DE BACKER, R. DE BARBA, J. DEGAND et J. DEPELSENAIRE ;
- B. COLIN enfin, étudiant en année terminale à l'I.S.A.M. et dont la quête opiniâtre pour réaliser son mémoire consacré à René PANIS a permis de découvrir, sinon de sauver, bien des documents.
- Fabienne DE BACKER, dont les photographies professionnelles spécialement effectuées feront pâlir les autres illustrations présentées ici ;
- B. DE BACKER (nullement parent avec la précédente), qui a redessiné les plans de Saint Ghislain et du Borinage.



Il admirait ses confrères plus âgés, spécialement ceux qui avaient innové: Adolphe Puissant pour ses logements à bon marché, Victor Bourgeois pour la Cité Moderne, Eggerickx et Van der Swaelen pour le Logis, De Koninck et d'autres encore. Il disait le bien qu'il pensait de confrères de sa génération: R. Braem, J. Dupuis, E. Delatte...

C'est pour son audace novatrice que Beaubourg l'avait séduit, comme ses poèmes le proclament en vers merveilleusement construits. Il ne comprenait par les réticences envers cet ouvrage, et il les bousculait tambour battant. Peut-être le battait-il un peu fort, à contre-courant, ce qui n'était pas étranger à sa manière.

Il avait gardé des êtres bien nés une autre qualité, celle de l'enthousiasme, dont les flambées éclatantes le brûlaient littéralement pour parfois s'éteindre brutalement, ce qui le déprimait, voire le désespérait. Son mécanisme psychique n'était jamais au point mort, ni à l'arrêt.

Il développait ses idées non seulement avec compétence mais aussi avec une passion et une fougue contenues. Il impressionnait et convainquait ses interlocuteurs.

Il était intransigeant vis-à-vis de lui-même, il était extrêmement indulgent, tout en ne tolérant pas la médiocrité surtout dans le chef de l'administration, de même que dans celui des architectes et des urbanistes, parce que leurs méfaits polluent l'espace pendant des décennies.

Il n'était nullement orgueilleux, mais son amour-propre était soucieux de ne pas décevoir ceux qu'il fréquentait et surtout ceux qu'il était chargé d'instruire. Si c'est de l'orgueil de ne pas commander des commandes, de ne pas flatter les «grands», alors il était l'essence même de l'orgueil.

Il ne savait pas ce qu'était le compromis, et moins encore la compromission. Il personnifiait la probité, l'intégrité, qualités qui ont toujours été rares et qui le sont spécialement dans notre monde des affaires. Il ignorait superbement celles-ci, et toute intrigue lui était étrangère. Sa carrière était de se donner entièrement à ses élèves et à quelques œuvres qu'il voulait exemplaires. Il avait la volonté, sans se forcer pour autant, de ne rien devoir à autrui, ce qui était encore une manifestation d'un amour-propre solidement ancré.

Il avait une noble idée des missions qu'il lui avait été donné d'exercer. Il avait une entière conscience des risques courus par l'architecte du fait que ses constructions s'inscrivent sur le sol, dans le ciel, qu'elles sont exposées en permanence à la critique des hommes et du temps.

Il savait que les architectes qu'il contribuait à former auraient la tâche délicate de forger ou

d'améliorer le cadre de vie de la population. Il avait la pudeur de ne pas vanter ses œuvres.

Mais il était justement fier de quelques uns de ses élèves.

Il modelait l'espace qu'il bâtissait en intégrant les immeubles, les espaces publics et la verdure dans le respect du relief et du cadre existants. Les plans-masse des ensembles de logements sociaux qu'il a construits sont des exemples à cet égard. Il avait le talent de créer un nouveau quartier d'habitation en sauvegardant la morphologie, la physionomie, le caractère du site concerné.

Ses œuvres respirent la mesure et la sagesse. Elles paraissent simples et elles le sont effectivement tout en satisfaisant, ce qui est essentiel, les exigences physiologiques et psychologiques des occupants.

Il avait un extrême souci des détails que d'aucuns à tort estimaient outrancier. Il avait la hantise de la perfection qu'il recherchait obstinément, estimant que l'adage qui dit que le mieux est l'ennemi du bien est sujet à caution.

Il n'admettait pas les a priori. Il se documentait soigneusement, mais n'acceptait pas la mode. Il était en quelque sorte comme un grand couturier qui influence celle-ci. Mais il ne faisait pas de prêt à porter.

Il était à l'écoute, mais n'entendait et ne retenait que ce qu'il voulait. Il lisait beaucoup. Il alimentait ainsi, servi par une mémoire exceptionnelle, une culture étendue dans tous les domaines.

C'est grâce à sa volonté de remise en question que la Ville de Saint-Ghislain (1) n'a pas été reconstruite après la guerre sur le plan ancien. Tout le réseau de voiries a été complètement modifié, faisant place à un aménagement en «unité de voisinage» dont c'était le premier exemple en Belgique et dont la réalisation a nécessité un énorme remembrement portant sur un millier de parcelles.

Il avait un sens inné de la concertation et de la collaboration, et le talent de dégager des solutions intégrées. Le plan de Saint-Ghislain et le plan d'aménagement de la Région Mons-Borinage sont des exemples de concertation avec des dizaines d'instances concernées. (6)

Il recherchait les solutions architecturales les moins coûteuses, spécialement en matière d'habitations sociales. Le prix de revient des premiers logements du Parc du Bois de Mons construits en 1957 était le plus bas enregistré en Wallonie. Il était étranger aux prouesses architecturales, mais il était ouvert aux innovations techniques.

C'est ainsi qu'il adapta le projet de l'immeuble-tour du Parc du Bois de Mons à l'effet de permettre d'en réaliser le gros-œuvre par l'utilisation d'un système de béton banché à coffrages cou-

lissants. Cet immeuble de 14 étages a été mis sous toit en trois semaines. Cet exploit n'a guère été vanté (2).

Une autre réussite sur le plan technique est le home des étudiants de la Faculté Polytechnique de Mons, qui est le plus haut des immeubles jamais réalisés à murs porteurs en briques. (5)

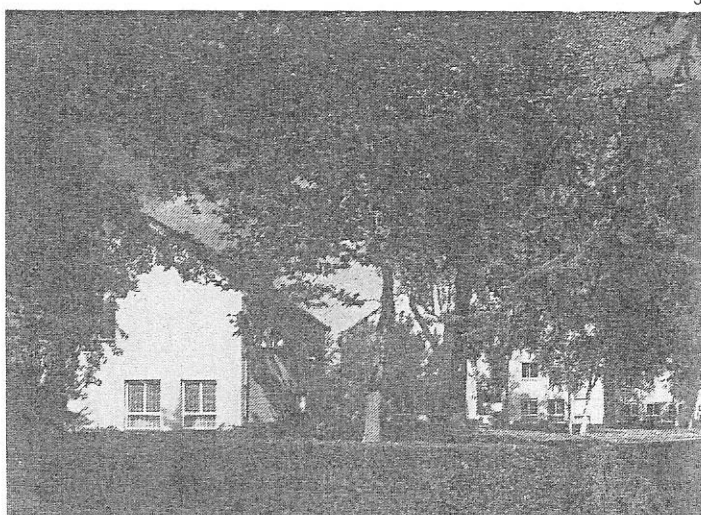
La Société Coopérative de Locataires de la Province de Hainaut lui a confié les projets du Parc du Bois de Mons, (3) de l'Allée Verte à Jumet, de la rue Joseph Wauters à Strépy-Bracquegnies, du Parc de Nazareth à La Hestre, et du Parc du Canal à Arquennes. Il n'est pas sans intérêt d'exposer quels ont été les rapports client-auteur de projet intervenus à ces occasions.

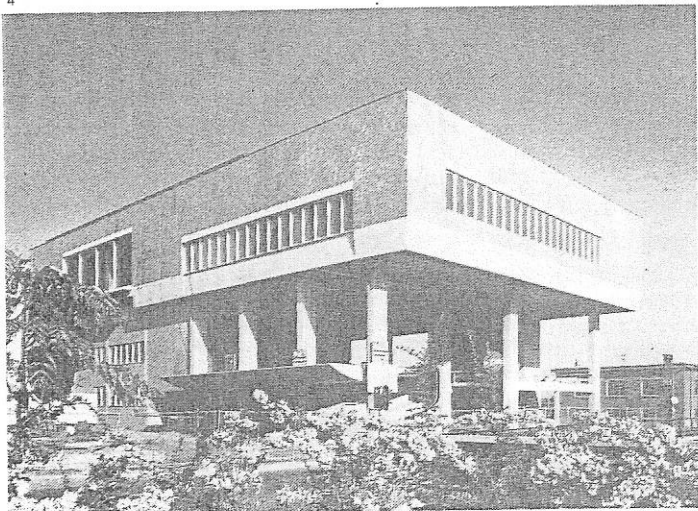
Avant d'accepter d'être désigné en qualité d'architecte et d'urbaniste, René PANIS visitait le site et son environnement. Pour le Parc du Canal à Arquennes, il avait de prime abord refusé, et c'est seulement après s'être rendu sur place qu'il a accepté, séduit par le terrain et le cadre dans lequel il s'insère.

Le programme était longuement discuté sur base d'esquisses des solutions possibles. Après son adoption de principe par la Société, une entière et inconditionnelle liberté était laissée à l'architecte pour la rédaction de l'avant-projet, des réunions répétées étant tenues à sa demande au fil de son élaboration. L'avant-projet une fois prêt, intervenaient des entretiens au cours desquels il l'exposait, l'analysait, le justifiait. Il en sollicitait la critique et il en tenait compte dans la mesure où elle lui paraissait judicieuse.

René PANIS se donnait sans compter aux œuvres dont il était chargé. Le plan de Saint-Ghislain lui demanda des prestations sans aucune mesure avec les honoraires dérisoires alloués suivant le barème en vigueur à l'époque. Il le fit sans rechigner. Il demandait aux maîtres d'ouvrage de bien entretenir comme c'est leur devoir, les ensembles qu'il avait amoureusement conçus, et il savait gré à la Socolo des soins qu'elle apportait aux immeubles et aux plantations du Parc du Bois de Mons qu'il avait constamment sous les yeux.

René PANIS avait beaucoup espéré de l'urbanisme. Force lui avait été de constater qu'aucune politique cohérente n'avait jamais existé, et qu'on ne pouvait que délivrer un procès-verbal de carence à l'administration responsable. Il le pressentait quand il avait refusé d'être désigné comme Directeur de l'Administration de l'Urbanisme de la Province de Hainaut. Il craignait, disait-il, d'être émasculé, façonné, déformé par l'appareil administratif. Il lui avait pourtant apporté son entière et efficace collaboration comme conseiller technique, et par ailleurs comme membre du Conseil Supérieur de l'Urbanisme. Les postes de conseillers techniques furent, on n'en





a jamais su la raison, supprimés rapidement malgré la valeur de leurs travaux, et le Conseil Supérieur de l'Urbanisme qu'il s'était efforcé d'animer en proposant des travaux intéressants, n'a guère eu d'activité.

accusait l'administration, c'est-à-dire tous ceux sous les fourches caudines desquels il fallait obligatoirement passer pour obtenir le permis de bâtir, de décourager les initiatives, les innovations à force de discussions et d'objections, et d'organiser le banal en architecture, la médiocrité. Il l'a dit dans son poème « Un devant le conseil des dix », dans lequel il exprime une rancœur justifiée.

Le véritable culte que lui vouent ses anciens élèves montre que René PANIS a été un remarquable professeur. On peut juger de même en observant la haute qualité de l'architecture récente à Mons et dans la région, due au talent des architectes qu'il a formés.

J'ai bénéficié de l'enseignement que comportaient les avis qu'il donnait au Collège des Conseillers techniques constitué au sein de l'Administration de l'Urbanisme du Hainaut, dont j'étais le directeur.

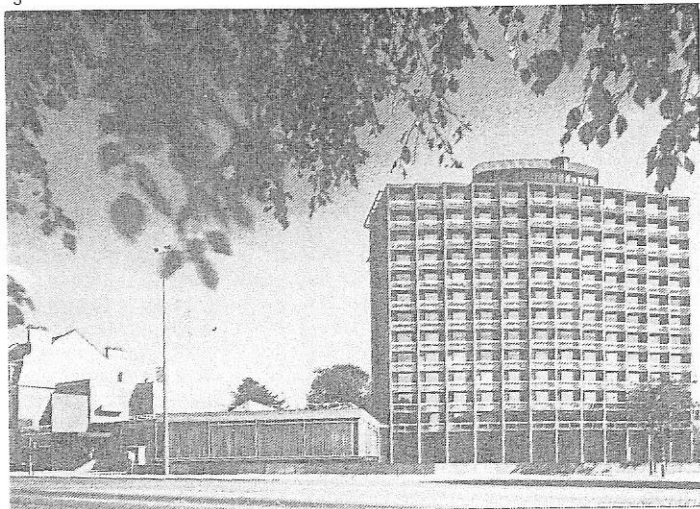
Les conversations innombrables que nous avons eues constituaient d'enrichissantes leçons dont, sans s'en rendre compte, l'auditeur privilégié que j'étais engrangeait d'autant plus facilement les fruits qu'ils étaient offerts par un ami. Il enseignait par des analyses rigoureuses les principes de l'aménagement du territoire et les canons de l'architecture. Il était comme un révélateur de l'ordre, de la qualité, de la beauté. Il exerçait ce talent sans ostentation, comme s'il pensait tout haut, apprenant à ses auditeurs à sentir, les enrichissant ainsi de la possibilité de jouir des joies rares de l'émotion.

Pendant les dernières années de sa trop courte vie, bien que diminué physiquement, il voulait continuer, il a continué à s'exprimer afin d'instruire. Le tri postal de Mons (4) lui tenait à cœur, et il a souffert de n'être plus à même de se battre contre les « Dix » de son poème. Il avait trouvé d'autres moyens d'expression que l'architecture et l'urbanisme: la poésie et la peinture et il a cultivé ces arts avec un rare bonheur.

On y trouve l'homme qu'il était: cultivé, cartésien.

Sa santé chancelante ne l'empêchait pas d'être heureux de vivre car il pouvait encore transmettre.

René PANIS laisse le souvenir, alimenté par ses œuvres d'architecte — leur durabilité est un des aspects merveilleux de cette profession — d'un homme d'une exemplaire droiture, généreux avec discrétion, ayant le culte de l'amitié, sensible sans excès aux attentions mais méprisant les honneurs, jouissant de la vie avec une ardeur

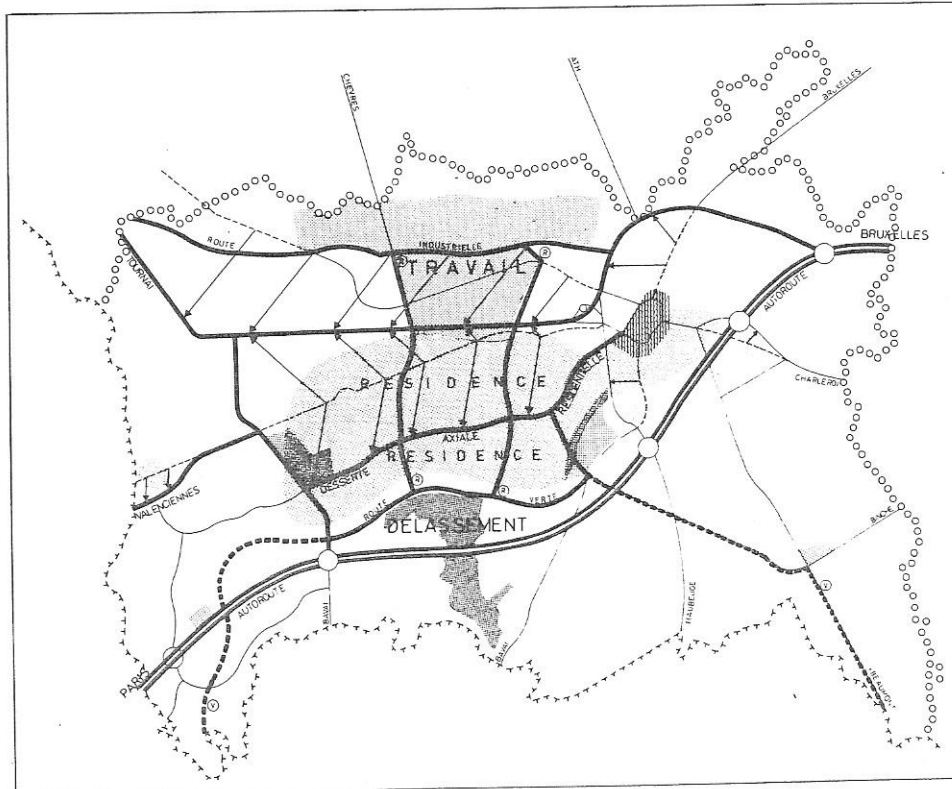


contenue, aimant la bonne chère avec modération, les découvertes avec frénésie, les autos exagérément (c'était son innocent péché), tout à la fois optimiste et inquiet, pessimiste et confiant, insatisfait de soi.

On pensera de lui qu'il fut un architecte transcendant et un grand serviteur de l'humanité qui aurait pu prendre comme devise, mais sa modestie ne l'aurait pas toléré, la phrase que Marguerite Yourcenar met au compte d'Hadrien: « L'humain me satisfait. J'y trouve tout, jusqu'à l'éternel ».

Cyrille CRAPPE

Secrétaire général honoraire de l'Institut national du logement.



RENE PANIS, L'ARCHITECTE

L'histoire de l'architecture moderne dans les pays belgiques pourrait faire l'objet d'un chant élégiaque bien triste.

Il semble bien que les indigènes de ces contrées sont imbus d'une allergie incurable contre ordre et beauté de leur environnement. Et, il faut dire que cela va de mal en pis.

Evidemment, l'histoire est là pour nous en fournir les raisons. Il y a la suite de dominations étrangères qui ont détruit ce qu'il y avait de culture autochtone qui nous a laissé les belles œuvres d'un passé prestigieux. Mais surtout, je pense que c'est la révolution industrielle du XIX^e siècle qui a désarticulé les structures sociales et culturelles qui ont pu, auparavant, engendrer un sentiment général d'amour pour la beauté en architecture, et surtout le sens de la cohésion plastique du milieu.

Le libéralisme économique sans frein du XIX^e siècle a tué le sens de la beauté et de l'harmonie, pour ne laisser, jusqu'à aujourd'hui inclus, qu'un individualisme négatif, mettant au-dessus de tout l'apreté au gain.

Cet esprit, ou plutôt, ce manque d'esprit se traduit par la destruction du milieu humain, tel que nous l'avons connu d'abord en Wallonie, ensuite à Bruxelles, et enfin en Flandre.

Il y avait l'industrie, construisant des enfers où toute considération humanitaire était absente. L'habitat du prolétariat misérable se réduisit à la fonction d'abris sommaire dans un entourage amorphe de grisaille, de fumée et de boue. La bourgeoisie, elle, ne connaissait de valeur authentique que l'argent. Elle en avait le style, qui est celui de ne pas en avoir.

La morale avait une double base. D'un côté ce qui comptait pour elle, c'est-à-dire un cynisme sans mélange et de l'autre côté, la façade politique d'une démocratie de forme masquant son pouvoir absolu.

Cette mentalité se reflète dans son architecture. Un utilitarisme sordide, derrière une architecture de façades volant au passé des éléments exprimant la richesse, le pouvoir économique, ou encore, le prestige d'un pouvoir politique falsifié, puisque le peuple n'avait aucune voix au chapitre.

Cette mascarade malhonnête a déterminé l'architecture belge et elle continue à le faire.

Bien sûr, il y eut la montée du mouvement ouvrier, lame de fond activant un grand renouveau intellectuel et artistique, mettant en branle aussi l'architecture.

Face à l'architecture du mensonge, une architecture de l'honnêteté fonctionnelle et constructive monte à l'attaque.

Henry van de Velde, Berlage sont des architectes socialistes. Horta construit la Maison du Peuple.

Toute une génération de constructeurs, de peintres, de sculpteurs croient que l'avènement d'un ordre social nouveau engendrera un art communautaire monumental.

On espère en un grand art de synthèse, symbolisant une humanité plus heureuse. On sait ce qui est resté ! Les grandes idées d'une société et d'un art nouveaux sont restées lettre morte.

L'architecture et les autres arts plastiques d'esprit réellement progressistes sont toujours écrasés sous une production banale, commerciale, avilissante.

Bien sûr, il y a toujours une minorité active, qui se bat contre le manque de goût des masses conditionnées par les pouvoirs d'argent.

Il y a une élite, oui, mais devenue étrangère aux grands courants sociaux, œuvrant dans la solitude voulue de l'art pour l'art et parfois aussi de l'architecture pour l'architecture.

Isolés des grands courants qui continuent à agiter les masses, incompris de ses représentants, ils travaillent dans le vide et le désespoir.

Seuls quelques artistes clairvoyants continuent à suivre la voie royale, tracée par Henry van de Velde et Berlage, construisant des **signes d'espoir** dans le magma triste des maisons petites-bourgeoises De Taeye, des villas prétentieuses des bourgeois, des usines et des bureaux, s'ornant des oripeaux d'une architecture fonctionnelle mal comprise.

Dans ses meilleures œuvres, Panis est de ceux-là. Il travaillait à Mons, véritable épice de la laideur répandue dans le pays noir par la révolution industrielle et tout ce qui a suivi après. Son mérite n'en est que plus grand.

Sa seule chance, c'est que certains dirigeants progressistes ont reconnu en lui un représentant de l'esprit réel de notre temps et lui ont permis, à une échelle trop réduite, il est vrai, de réaliser des œuvres montrant qui il était.

Le soussigné n'a pas eu longtemps le privilège de connaître Panis. C'était au temps de la fameuse cité modèle du Heyzel en 1956, pour laquelle la Soc. Nat. de l'Hab. Soc. avait choisi six architectes dont deux groupes. Ces noms avaient été choisis avec un grand soin, d'après leurs réalisations précédentes, mais aussi d'après leur couleur politique et leur nationalité, wallonne, bruxelloise ou flamande, un miracle d'équilibre belge.

Toutefois, cette collaboration n'eut pas comme résultat, la «middelmatigheid» bien connue, mais un travail enthousiaste de gens puisant dans leur apostolat architectural le courage de mener à bien un problème assez ardu.

Il s'agissait de faire une sorte d'échantillonnage des types d'habitation construites par la Soc. Nat. sur un terrain en pente assez difficile.

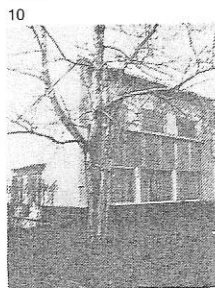
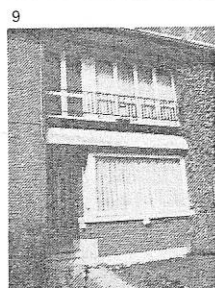
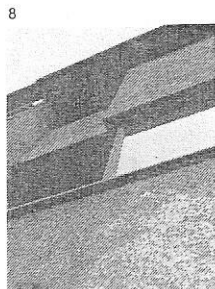
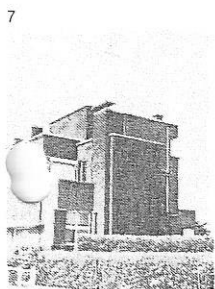
Il fallait projeter une «cité modèle» montrant aux visiteurs de l'Expo 58, ce dont la Belgique était capable en ce moment.

Par suite de difficultés de toutes sortes, la cité ne fut pas terminée pour l'expo et n'est parvenue à être à peu près complète que vers 1980 !

De plus, l'équipement communautaire prévu n'a pas été construit : les deux écoles, l'école gardienne, l'église, la bibliothèque, etc... Le centre social n'a pu être construit que grâce à un subterfuge des architectes, le Directeur de la Société, pourtant très progressiste, auteur de lois très importantes sur les habitations sociales, jugeant un centre social comme absolument superflu !

Ce centre est d'ailleurs resté vide des années durant, utilisé comme débarras. Une composition plastique au-dessus du centre n'a pas été construite pas plus que le centre commercial, avec café près de la place centrale n'a été construit : On l'a jugé superflu, un grand magasin super ayant été construit à un endroit tactique.

Dans la gigantesque bataille de la cité modèle, il m'a été donné maintes fois d'admirer le courage joyeux de Panis, nous remettant à flot aux





12

moments où tout semblait devenir un gâchis indéchiffrable par l'incompréhension de ceux qui détenaient l'autorité.

C'était un confrère capable, se distinguant envers les confrères par son attitude amicale, toujours prêt à s'enflammer pour toute idée neuve, jetée dans la discussion des plans.

Cette réalisation, qui ces jours-ci, est attaquée par les réactionnaires de tout poil, fait toujours notre fierté. C'est une des très rares applications en Belgique des principes essentiels des CIAM.

La séparation de la circulation des piétons et des voitures (dont le service des commerces de la place centrale par un niveau inférieur).

Les habitations rassemblées en hauteur, pour libérer le maximum d'espaces pour les jardins collectifs, orientation adéquate au soleil.

Il y avait aussi des maisons unifamiliales, pas construites et à leur place des blocs surajoutés au plan pour raisons de rendement financier, qui est le moins CIAM possible!

Je suis mal placé pour pouvoir passer le curriculum complet et la liste des travaux de Panis.

Je me contenterai d'en signaler quelques uns, qui me sont connus par le hasard de publications et de visites à Mons. Plaignons-nous d'abord que les architectes belges, ceux qui s'occupent d'architecture, se rencontrent rarement, à l'occasion de Jury's ou de congrès. C'est très peu.

Dans le temps du modernisme militant, il y avait évidemment le CIAM Belge, constitué d'un groupe liégeois, bruxellois et anversoïis qui se rencontraient souvent à Bruxelles.

Il y avait aussi des groupes d'étudiants assez remuants.

En général, j'ai travaillé de longues années dans un désert assez inamical, je crois que pour Panis, cela a été de même.

On peut puiser une certaine force dans la solitude, mais ce n'est guère encourageant.

Panis avait à peu près mon âge et il semble qu'il n'a que peu construit avant la guerre 40-45. Je vois une maison semi détachée à Hyon de 1935 (7), montrant une certaine influence de Dudok interprétée pourtant de façon personnelle.

La maison du boulevard Kennedy à Mons (8), montre un saut en avant d'une esthétique se rattachant au fonctionnalisme, mais montrant une composition plastique volontaire de pleins et de vides.

Entretemps, les services d'Urbanisme se sont organisés pour combattre le modernisme, entre autre, en imposant des toits inclinés et toutes sortes d'absurdités. Nous en avons tous été victimes.

Panis montre, par la maison Poncé de 1947, qu'on peut encore faire quelque chose d'une maison individuelle en rangée (9).

Toutefois, j'incline à penser qu'il n'y a pas mis tout son cœur, comme il a fait là où il pouvait composer plus librement.

La façade en éléments légers de la maison Rorive (1953) montre que la problématique de la préfabrication ne l'a pas laissé indifférent (10).

Le grand travail de la gare de Mons exprime un désir de monumentalité qui me semble à sa place en un temps où les voyages deviennent un phénomène de masse et les gares des portes sur l'évasion nécessaire pour les habitants des villes inhumaines et terribles (11).

Le tri postal (11), construit après, montre bien une évolution vers une imagination plus déliée. En effet, on nous a tant lié poings et pieds aux vieux poncifs par toutes sortes de règlements désuets et idiots que notre faculté de concevoir du neuf en a souffert au point de sombrer dans l'apathie. C'est le cas chez la majorité des architectes belges.

Panis a réussi à tenir la tête au-dessus de cette mare suffocante. C'est ce qui fait qu'il a construit ses meilleures œuvres quand il avait dépassé ses 50 ans et conquis la notoriété nécessaire.

Il en a été de même pour le Corbusier par exemple.

Il faut beaucoup de temps pour percer... c'est le Corbu qui me l'a dit, et il en avait l'expérience.

Il n'est possible de faire de l'architecture réelle qu'en dépassant les règlements. Mais à mesure que nous trouvons moyen de le faire, les bureaucraties en inventent de nouveaux!

Panis n'aurait certainement pas admiré les prescriptions insensées que les pompiers ont inventées sur la base de conceptions absolument surannées!

Il s'agit toujours du combat de la création contre l'intégration.

Tous les conformistes de tout poil mènent leur combat sous le signe de l'intégration, l'intégration donc à ce qui existe.

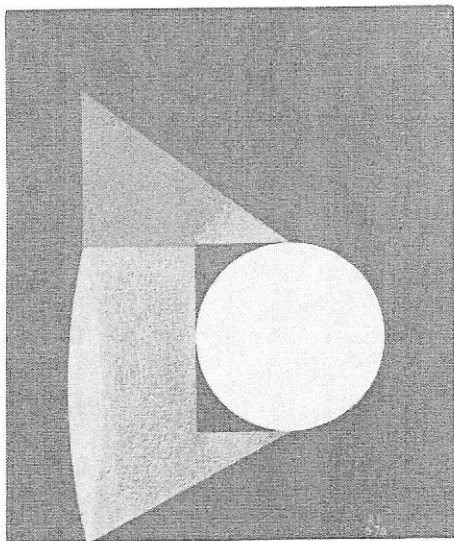
Ce qui existe est évidemment ce qu'il faut changer, il ne faut pas s'intégrer au monde tel qu'il est, mais le transformer.

C'est là, la base de la pensée architecturale de Panis, bien qu'il ne fit pas de l'architecture par des slogans mais en organisant et formant des espaces.

Il aimait les hommes. Cela se voit aux ensembles des habitations sociales qu'il a construites à Wasmes et au Bois de Mons (2-3).

Il ne s'agit pas là de démonstrations de théorèmes, mais de solutions bien pesées, partant des éléments caractéristiques des terrains disponibles, avec des architectures harmonieuses et simples de construction.

Pourtant, il réussit à faire accepter certaines idées de l'avant-garde, par exemple d'avoir les livings du côté du paysage organisé, le jardin



14

collectif avec les chemins piétonniers, tandis que la circulation automobile est gardée en-dehors de l'ensemble.

réalisation du Bois de Mons, plus spacieuse avec des arbres qui ont été gardés et jouent un rôle positif dans la composition d'ensemble est un des bons exemples de l'architecture de notre pays.

Dans la plupart des « cités ouvrières » on ne rencontre que des additions de maisons symbolisant que les habitants ne sont « que des numéros », des machines humaines sans importance.

Panis, dans le cadre d'une composition pourtant d'échelle réduite, a réussi à donner l'impression d'une certaine communauté où les gens vivent ensemble d'une façon harmonieuse et digne.

La bâtiment en hauteur du Bois de Mons montre bien que la construction en hauteur, tant décriée maintenant, est très défendable, à condition d'être édifiée dans un espace libre de dimensions suffisantes meublé d'éléments de nature (13).

L'œuvre maîtresse de Panis me semble bien la cité estudiantine de la Faculté Polytechnique de Mons (12).

pense qu'ici Panis a donné vraiment la mesure son talent en réunissant en une synthèse, une solution fonctionnelle nouvelle, à une solution constructive osée.

Il est probable qu'il a réussi à vaincre ici aussi, l'esprit de routine qui avait préféré la solution facile en béton armé à celle de murs portants d'une hauteur inusitée, nécessitant une exécution très soignée sous strict contrôle.

Le parti constructif, le parti fonctionnel et le parti expressif se sont synthétisés avec bonheur. Le vieil adage anglais que la bonne architecture c'est « commodity, solidity and delight » se trouve ici réalisé.

Les murs porteurs, disposés en retraits successifs font ici effet de proue, s'avancant dans l'espace.

J'y vois l'expression de la marche en avant de la jeunesse.

A l'intérieur, le couloir s'élargit à mesure que le nombre de chambres s'agrandit. C'est du fonctionnel pur.

De plus, la disposition en proue agrandit la résistance du bâtiment au vent.

Le vieux matériau de la brique donne ici la mesure de ses possibilités infinies techniques et esthétiques.

La disposition des espaces communs me semble procéder d'une pensée quasi musicale. Les

chocs spatiaux se suivent selon un rythme indiqué par la suite de plans en biais suivis d'espaces amples de forme reposante.

Ici, Panis nous montre bien qu'il est, pour notre bonheur à tous.

Il est dommage qu'il n'en ait pas eu l'occasion plus souvent.

Il n'était pas commerçant comme tant d'autres, faisant des affaires, à la tête de bureaux remplis de « nègres » faisant le travail d'architecte. Un temps viendra pourtant où les Wallons et les Flamands se souviendront des chercheurs et des vrais bâtisseurs et retrouveront le sens des valeurs vraies.

A ce moment les brasseurs d'affaires seront oubliés et le nom de Panis, entre autre, brillera tous feux!

On se souviendra aussi qu'il était peintre et poète, poète acerbe, en ayant assez des directeurs en chef ennemis jurés de tout ce qui sent le créateur de valeurs nouvelles, incompréhensibles à leur cervelle desséchée.

Il en appelle au Doux Jésus, à Jean-Jacques, à Saint Just ils ont bâti les utopies qui selon les pouvoirs, n'ont servi à rien.

Il en appelle à Ictinos, au maître de Reims, à Palladio ou Brunelleschi, Philibert ou Hardouin, au Corbu et Mies et Aalto, tous inconnus aux princes et à leur commis, mais colonnes de notre Temple. Chers confrères qui lisez les poésies de Panis, lisez-les bien!

C'est aussi émouvant que les corridos mexicains sur Zapata ou Pancho Villa, chantant le combat contre les ennemis de l'homme.

D'autre part, la peinture de Panis n'est pas de combat. C'est la sphère du calme, d'une musique des formes dans l'espace indicible d'un rêve géométrique (14).

C'est Eupalinos, apollinien, au-dessus de la mêlée.

Il me semble que la Wallonie se doit d'organiser une grande exposition de l'œuvre architecturale de Panis, montrant parallèlement ses compositions plastiques et ses textes poétiques.

Elle démontrerait la présence de véritables forces créatrices dans ce laid pays qu'est le nôtre, mais aussi la possibilité de changement nécessaire.

Aux jeunes de se référer à l'exemple de l'homme d'espoir et de courage que fut Panis.

Renaat BRAEM
Architecte flamand.

13

